

DICKENS CHARLES

LES CONTEURS
À LA RONDE

Чарльз Диккенс

Les conteurs à la ronde

«Public Domain»

Диккенс Ч.

Les conteurs à la ronde / Ч. Диккенс — «Public Domain»,

Содержание

I – L'HISTOIRE DU PARENT PAUVRE	5
II – L'HISTOIRE DE L'ENFANT	12
III – L'HISTOIRE DE QUELQU'UN ou LA LÉGENDE DES DEUX RIVIÈRES	15
IV – L'HISTOIRE DE LA VIEILLE MARIE BONNE D'ENFANT	22
Конец ознакомительного фрагмента.	23

Charles Dickens

Les conteurs à la ronde

I – L'HISTOIRE DU PARENT PAUVRE

Il lui répugnait beaucoup d'avoir la préséance sur tant de membres honorables de la famille, en commençant la première des histoires qu'ils allaient raconter chacun à leur tour, assis en demi-cercle auprès du feu de Noël, et, modestement, il suggéra qu'il serait plus convenable que ce fût d'abord John, «notre estimable hôte,» dont il demandait à porter la santé. «Quant à lui, dit-il, il était si peu fait à se mettre, en avant, qu'en vérité...» Mais ici tous s'écrièrent d'une voix unanime qu'il devait commencer, et ils furent d'accord pour répéter qu'il le pouvait, qu'il le devait, qu'il le ferait. Il discontinua donc de se frotter les mains, retira ses jambes de dessous son fauteuil et commença :

Je ne doute point, dit le parent pauvre, que par la confession que je vais vous faire, je surprendrai les membres réunis de notre famille, et particulièrement John, notre estimable hôte, à qui nous avons une si grande obligation pour l'hospitalité magnifique avec laquelle il nous a traités aujourd'hui. Mais si vous me faites l'honneur d'être surpris de n'importe ce qui vient d'un membre de la famille aussi insignifiant que moi, tout ce que je peux vous dire, c'est que je serai d'une scrupuleuse exactitude dans tout ce que je vous raconterai.

Je ne suis, point ce qu'on me suppose être. Je suis tout autre. Peut-être avant d'aller plus loin, serait-ce mieux d'indiquer d'abord ce que l'on suppose que je suis.

On suppose, ou je me trompe fort, – les membres réunis de notre famille me relèveront si je commets une erreur, ce qui est bien probable (ici, le parent pauvre promena autour de lui un regard plein de douceur pour encourager la contradiction), – on suppose que je ne suis l'ennemi de personne que de moi-même et que je n'ai jamais réussi en rien. Si j'ai fait de mauvaises affaires, c'est, dit-on, parce que j'étais impropre aux affaires et trop crédule pour pénétrer les desseins intéressés de mon associé; – si j'échouai dans mes projets de mariage, c'est parce que, dans ma confiance ridicule, je regardais comme impossible que Christiana consentît à me tromper; – si mon oncle Chill, dont j'attendais une belle fortune, me donna mon congé, c'est parce qu'il ne me trouva pas l'intelligence commerciale dont il m'aurait voulu voir doué. Enfin, je passe pour avoir été toute ma vie continuellement dupe et désappointé, à quoi on ajoute que je suis à présent un vieux garçon âgé de cinquante-neuf ans et bien près de soixante, qui vit d'un revenu limité sous la forme de pension payée par quartier, – chose à laquelle je vois que notre estimable hôte John ne veut pas que je fasse davantage allusion. Voilà pour le passé. Voici ce qu'on suppose encore de mes habitudes et de mon genre de vie actuel :

J'occupe un logement garni à Clapham-Road, – petite chambre très propre, sur le derrière, dans une maison respectable, – où on ne s'attend pas à me trouver pendant la journée, à moins que je ne sois indisposé, car je sors tous les matins à neuf heures, sous prétexte d'aller à mes affaires. Je prends mon déjeuner, une tasse de café au lait avec un petit pain et du beurre, – à l'antique café situé près du pont de Westminster; je vais ensuite dans la Cité, – je ne sais trop pourquoi; – je m'assois au café de Garraway, puis sur les bancs de la Bourse; et de là, poursuivant ma promenade, j'entre dans quelques bureaux et quelques comptoirs, où quelques parents et quelques vieilles connaissances ont la bonté de me tolérer, et où je me tiens debout contre la cheminée si la saison est froide. Je remplis ainsi ma journée jusqu'à cinq heures: je dîne alors, dépensant pour le repas, la moyenne d'un shelling trois pences. Ayant toujours quelque argent de poche pour mes soirées, je m'arrête, avant de rentrer chez moi, à l'antique café du pont de Westminster où je prends ma tasse de thé et peut-être ma tartine de pain rôti. Enfin, quand l'aiguille de l'horloge se rapproche de minuit, je me dirige vers Clapham-Road et, à peine rentré dans ma chambre, je me mets au lit, – le feu étant chose coûteuse et mes

propriétaires ne se souciant pas que j'en fasse parce qu'il faudrait qu'on eût la peine de me l'allumer et que cela salit une chambre.

Quelquefois, un de mes parents ou une de mes connaissances m'invite à dîner. Ces invitations sont mes jours de fête, et ces jours-là, je vais généralement me promener dans Hyde-Park. Je suis un homme solitaire, et il est rare que je me promène avec un compagnon; non pas qu'on m'évite parce que je suis mal vêtu, – car j'ai toujours une mise décente, toujours vêtu de noir (ou plutôt de cette nuance connue sous le nom de drap d'Oxford qui fait l'effet d'être noir et qui est de meilleur usage); mais j'ai contracté l'habitude de parler bas, je garde volontiers le silence, et n'étant pas d'un caractère très gai, je sens que je ne suis pas d'une société très séduisante.

La seule exception à cette règle générale est l'enfant de mon cousin germain, le petit Frank. J'ai une affection particulière pour cet enfant et il est très bon pour moi. C'est un enfant naturellement timide, qui s'efface bientôt dans une réunion nombreuse et y est oublié. Lui et moi cependant nous sommes parfaitement ensemble. Je crois deviner que, dans l'avenir, le pauvre enfant succédera à ma position dans la famille. Nous causons peu, et cependant nous nous comprenons. Nous faisons notre promenade en nous tenant par la main et sans beaucoup parler; il sait ce que je veux dire comme je sais ce qu'il veut dire. Lorsqu'il était plus petit enfant, je le conduisais aux étalages des boutiques et lui montrais les joujoux. C'est extraordinaire comme il eut bientôt deviné que je lui aurais fait beaucoup de cadeaux, si j'avais été dans une situation de fortune à pouvoir les lui faire.

Le petit Frank et moi nous allons faire le tour de la colonne monumentale de la Cité, – il aime beaucoup cette colonne – nous allons sur les ponts, nous allons partout où l'on peut aller sans payer.

Deux fois, au jour anniversaire de ma naissance, nous avons fait un petit dîner avec du boeuf à la mode, pour aller ensuite au spectacle à moitié prix, et cette partie nous a vivement intéressés.

Je me promenais un jour avec Frank dans Lombard-Street, que nous visitons souvent parce que je lui ai raconté que c'est une rue qui contient de grandes richesses, – et il aime beaucoup Lombard-Street. Un passant m'arrête et me dit: «Monsieur, votre jeune fils a laissé tomber son gant.» Excusez-moi de vous faire part d'une circonstance si triviale...; je sentis mon cœur vivement ému en entendant ainsi, par hasard, appeler l'enfant mon fils; et les larmes m'en vinrent aux yeux.

Lorsque l'on enverra Frank en pension à quelques lieues de Londres, je ne saurai trop que devenir; mais je me propose d'aller l'y voir une fois tous les mois et de passer avec lui un demi-congé. Ces jours-là, les écoliers jouent sur la bruyère; si on m'objectait que mes visites dérangent les études de l'enfant je pourrai toujours le regarder de loin, pendant la récréation, sans qu'il m'aperçoive, et je retournerai le soir ici. Sa mère est d'une famille qui a un certain rang aristocratique et elle n'approuve pas, on m'en a prévenu, que nous soyons trop souvent ensemble. Je sais que je ne suis point d'une humeur à rendre le caractère de Frank moins timide et plus gai; mais je me persuade qu'il me regretterait quelquefois si nous étions tout-à-fait séparés.

Lorsque je mourrai dans ma chambre de Clapham-Road, je ne laisserai pas grand'chose en ce monde, d'où je n'emporterai pas grand'chose non plus; cependant je me trouve posséder la miniature d'un enfant à l'air radieux, aux cheveux frisés, avec chemise à collette ouverte, que ma mère disait être mon portrait, mais que j'ai peine à croire avoir été jamais ressemblant. Cette miniature ne se vendrait pas cher et je prierai qu'elle soit donnée à Frank. J'ai écrit d'avance une petite lettre à mon enfant chéri pour lui être remise en même temps: je lui exprime là combien cela me fait de peine de le quitter, quoique forcé d'avouer que je ne sais trop pourquoi je resterais en ce bas monde. Je lui donne quelques courts avis afin de le mettre en garde contre les conséquences d'un caractère, qui fait qu'on n'est l'ennemi de personne que de soi-même, et je m'efforce de le consoler d'une séparation... qui l'affligera, j'en suis sûr... en lui prouvant que j'étais ici de trop pour tous, excepté pour lui, et que, n'ayant pas su comment trouver ma place dans cette grande foule, mieux vaut pour moi en être dehors: telle est l'impression générale relativement à moi, dit le parent pauvre en élevant un peu plus la parole, après avoir toussé pour s'éclaircir la voix. – Eh bien, cette impression n'est pas exacte, et c'est afin de vous la démontrer que je vais vous raconter ma véritable histoire et les habitudes de ma

vie qu'on croit connaître et qu'on ne connaît pas. Ainsi d'abord, on suppose que je demeure dans une chambre à Clapham-Road. Comparativement parlant, j'y suis très rarement. La plupart du temps je réside, – j'éprouve quelque pudeur à prononcer le mot, tant ce mot semble prétentieux... je réside dans un château. Je ne veux pas dire que ce soit un château baronnial, mais ce n'en est pas moins un édifice, connu de tous sous le nom de CHÂTEAU. Là, je conserve le texte de la véritable histoire de ma vie et la voici:

J'avais vingt-cinq ans. Je venais de prendre pour associé John Spatter, qui avait été mon commis, et j'habitais encore dans la maison de mon oncle Chill, dont j'attendais une grande fortune, lorsque je demandai Christiana en mariage. J'aimais Christiana depuis longtemps; elle était d'une rare beauté attrayante sous tous les rapports. Je me défiais bien un peu de la veuve, sa mère, qui était d'un caractère intrigant et très intéressé; mais je tachais d'avoir d'elle la meilleure opinion possible à cause de Christiana. Je n'avais jamais aimé que Christiana et, dès l'enfance, elle avait été pour moi l'univers tout entier, que dis- je? plus encore.

Christiana m'accepta pour son prétendu avec le consentement de sa mère, et je me crus le plus heureux des mortels. Je vivais assez durement chez mon oncle Chill, fort à l'étroit et fort triste dans une chambre nue, espèce de grenier sous les combles; aussi froide qu'aucune chambre de donjon dans les vieilles forteresses du Nord. Mais, possédant l'amour de Christiana, je n'avais plus besoin de rien sur la terre. Je n'aurais pas changé mon sort contre celui d'aucun être humain.

L'avarice était malheureusement le vice dominant de mon oncle Chill. Tout riche qu'il était, il vivait misérablement et semblait avoir toujours peur de mourir de faim. Comme Christiana n'avait pas de dot; j'hésitai longtemps à lui avouer notre engagement mutuel; à la fin, je me décidai à lui écrire pour lui: apprendre toute la vérité. Je lui remis moi-même, ma lettre un soir, en allant me coucher.

Le lendemain, je descendis, par une matinée de décembre: le froid se faisait sentir plus sévèrement encore dans la maison jamais chauffée de mon oncle que dans la rue où brillait quelquefois du moins le soleil d'hiver; et qui, à tout événement s'abîmait des visages souriants et de la voix des passants. Ce fut avec un poids de glace sur le cœur que je me dirigeai vers la salle basse où mon oncle prenait ses repas, large pièce avec une étroite cheminée une fenêtre cintrée, sur les vitres de laquelle les gouttes de la pluie, tombée pendant la nuit, ressemblaient aux larmes des pauvres sans asile. Cette fenêtre s'éclairait du jour d'une cour solitaire aux dalles crevassées; et qu'une grille, aux barreaux rouillés, séparait d'un vieux corps de logis ayant servi de salle de dissection au grand chirurgien qui avait vendu la maison à mon oncle.

Nous nous levions toujours de si bonne heure, qu'à cette saison de l'année nous déjeunions à la lumière. Au moment où j'entrai, mon oncle était si crispé par le froid, si ramassé sur lui-même dans son fauteuil derrière la chandelle, que je ne l'aperçus qu'en touchant la table.

Je lui tendis la main... mais, lui, il saisit sa canne (étant infirme il allait toujours avec une canne dans la maison), fit comme s'il allait m'en frapper et me dit: Imbécile!

– Mon oncle, répondis-je, je ne m'attendais pas à vous trouver si irrité... En effet, je ne m'y attendais pas, quoi que je connusse son humeur irascible et sa dureté naturelle.

– Vous ne vous y attendiez pas! répliqua-t-il. Quand vous êtes- vous donc attendu à quelque chose? Quand avez-vous jamais su calculer ou songer au lendemain, méprisable idiot!

– Ce sont là de dures paroles, mon oncle.

– De dures paroles! Ce sont des douceurs quand elles s'adressent à un niais de votre espèce, dit-il. Venez, venez ici, Betsy Snap, regardez-le donc?»

Betsy Snap était une vieille femme au teint jaunâtre, aux traits ridés, notre unique servante, dont l'invariable occupation, à cette heure du jour, consistait à frictionner les jambes de mon oncle. En lui criant de me regarder, mon oncle lui appuya sa maigre main sur le crâne, et elle, toujours agenouillée, tourna les yeux de mon côté. Au milieu de mon anxiété, l'aspect de ce groupe me rappela la salle de dissection telle qu'elle devait être du temps du chirurgien anatomiste, notre prédécesseur dans la maison.

– Regardez ce niais, cet innocent, continua mon oncle. Voilà celui dont les gens vous disent qu'il n'est l'ennemi de personne que de lui-même. Voilà le sot qui ne sait pas dire non. Voilà l'imbécile qui fait de si gros bénéfices dans son commerce, qu'il a été forcé de prendre un associé l'autre jour. Voilà le beau neveu qui va épouser une femme sans le sou, et qui tombe entre les mains de deux Jézabel spéculant sur ma mort.»

Je vis alors jusqu'où allait la rage de mon oncle; car il fallait qu'il fût réellement hors de lui pour se servir de ce dernier mot, qui lui causait une telle répugnance, que nulle personne au monde n'aurait osé s'en servir ou y faire allusion devant lui.

– Sur ma mort! répéta-t-il comme s'il me bravait moi ou bravant son horreur du mot... Sur ma mort... mort... mort! mais je ferai avorter la spéculation. Faites votre dernier repas sous ce toit, nigaud que vous êtes, et puisse-t-il vous étouffer!»

Vous devez bien penser que je n'apportai pas un grand appétit pour le déjeuner auquel j'étais convié en ces termes; mais je pris à table ma place accoutumée. C'en était fait, je vis bien que désormais mon oncle me reniait pour son neveu... Je pouvais supporter tout cela et pire encore ... je possédais le coeur de Christiana.

Il vida, comme d'habitude, sa jatte de lait, évitant toujours de la poser sur la table et la tenant sur ses genoux, comme pour me montrer son aversion pour moi. Quand il eut fini, il éteignit la chandelle, et nous fûmes éclairés par la terne lueur de cette froide matinée de décembre.

– Maintenant, monsieur Michel, dit-il, avant de nous séparer, je voudrais dire un mot, devant vous, à ces dames.

– Comme vous voudrez, monsieur, repris je; mais vous vous trompez vous-même et nous faites une cruelle injure, si vous supposez qu'il y ait dans cet engagement réciproque d'autre sentiment que l'amour le plus désintéressé et le plus fidèle.

– Mensonge!» répliqua-t-il, et ce mot fut sa seule réponse.

Il tombait une neige à moitié fondue et une pluie à moitié gelée.

Nous nous rendîmes à la maison où demeurait Christiana et sa mère.

Mon oncle les connaissait. Elles étaient assises à la table du déjeuner et elles furent surprises de nous voir à cette heure.

– Votre serviteur, madame, dit mon oncle à la mère. Vous devinez le motif de ma visite, je présume, madame. J'apprends qu'il y a dans cette maison tout un monde d'amour pur, désintéressé et fidèle. Je suis heureux de vous amener ce qu'il y manque pour compléter le reste. Je vous amène votre gendre, madame... et à vous votre mari, miss. Le fiancé est un étranger pour moi; mais je lui fais mon compliment de son excellente affaire.»

Il me lança, en partant, un ricanement cynique, et je ne le revis plus.

C'est une complète erreur (poursuivit le parent pauvre) de supposer de ma chère Christiana, cédant à l'influence persuasive de sa mère, épousa un homme riche qui passe souvent devant moi en voiture et m'éclabousse... non, non... c'est moi qu'elle a épousé.

Voici comment il se fit que nous nous mariâmes beaucoup plus tôt que nous n'en avions le projet. J'avais pris un logement modeste, je faisais des économies et je spéculais dans l'avenir pour lui offrir une honnête et heureuse aisance, lorsqu'un jour elle me dit avec un grand sérieux:

– Michel, je vous ai donné mon coeur. J'ai déclaré que je vous aimais et je me suis engagée à être votre femme. J'ai toujours été à vous à travers les bonnes et les mauvaises chances, aussi véritablement à vous que si nous nous étions épousés le jour où nous échangeâmes nos promesses. Je vous connais bien... Je sais bien que si nous étions séparés, si notre union était rompue tout-à-coup, votre vie serait à jamais assombrie, et il vous resterait à peine l'ombre de cette force que Dieu vous a donnée pour soutenir la lutte avec ce monde.

– Que Dieu me vienne en aide, Christiana, répondis-je. Vous dites la vérité.

– Michel, dit-elle en mettant sa main dans la mienne avec la candeur de son dévouement virginal, ne vivons plus chacun de notre côté. Je vous assure que je puis très bien me contenter du peu

que vous avez, comme vous vous en contentez vous-même. Vous êtes heureux, je veux être heureuse avec vous. Je vous parle du fond de mon coeur. Ne travaillez plus seul, réunissons nos efforts dans la lutte. Mon cher Michel, ce n'est pas bien à moi de vous cacher ce dont vous n'avez aucun soupçon, ce qui fait le malheur de ma vie. Ma mère... sans considérer que ce que vous avez perdu vous l'avez perdu pour moi et parce que vous avez cru à mon affection... ma mère veut que je fasse un riche mariage et elle ne craint pas de m'en proposer un qui me rendrait misérable. Je ne puis souffrir cela, car le souffrir ce serait manquer à la foi que je vous ai donnée. Je préfère partager votre travail de tous les jours, plutôt que d'aspirer à une brillante fortune. Je n'ai pas besoin d'une meilleure maison que celle que vous pouvez m'offrir. Je sais que vous travaillerez avec un double courage et une plus douce espérance, si je suis tout entière à vous... que ce soit donc quand vous voudrez.»

Je fus, en effet, dans le ravissement ce jour-là; nous nous mariâmes peu de temps après, et je conduisis ma femme sous mon heureux toit. Ce fut le commencement de la belle résidence dont je vous ai parlé; le château où nous avons, depuis lors, toujours vécu ensemble, date de cette époque. Tous nos enfants y sont nés. Notre premier enfant fut une petite fille, aujourd'hui mariée, et que nous nommâmes Christiana comme sa mère. Son fils ressemble tellement au petit Franck, que j'ai peine à les distinguer l'un de l'autre.

C'est encore une idée erronée que celle qu'on s'est faite de la conduite de mon associé à mon égard. Il ne commença pas à me traiter froidement, comme un pauvre imbécile, lorsque mon oncle et moi nous eûmes cette querelle si fatale. Il n'est pas vrai, non plus, que, par la suite, il parvint graduellement à s'emparer de notre maison de commerce et à m'éliminer; au contraire, il fut un modèle d'honneur et de probité.

Voici comment les choses se passèrent: Le jour où mon oncle me donna mon congé, et même avant l'arrivée de mes malles (qu'il renvoya, port non payé), je descendis au bureau que nous avions au bord de la Tamise, et, là, je racontai à John Spatter ce qui venait d'avoir lieu. John ne me fit pas cette réponse que les riches parents étaient des faits palpables, tandis que l'amour et le sentiment n'étaient que clair de lune et fiction; non, il m'adressa ces paroles:

– Michel, nous avons été à l'école ensemble, j'avais le tact d'obtenir de meilleures places que vous dans la classe, et de me faire une réputation de bon écolier.

– Cela est vrai, John, répondis-je.

– Quoique j'empruntasse vos livres et les perdisse, dit John; quoique j'empruntasse l'argent de vos menus plaisirs et ne le rendisse jamais; quoique je vous revendisse mes couteaux et mes canifs ébréchés plus cher qu'ils ne m'avaient coûté neufs; quoique je vous fisse payer les carreaux de vitres que j'avais brisés...

– Tout cela ne vaut pas la peine qu'on en parle, John Spatter, remarquai-je, mais tout cela est vrai.

– Quand vous vous fîtes établi dans cette maison de commerce, qui promet si bien de prospérer, poursuivit John, je vins me présenter à vous après avoir vainement parcouru toute la Cité pour trouver un emploi, et vous me fîtes votre commis.

– Tout cela ne vaut pas la peine qu'on en parle, mon cher John Spatter, répétai-je; mais tout cela est encore vrai.»

John Spatter reprit sans être arrêté par mon interruption: – Puis, quand vous reconnûtes que j'avais une bonne tête pour les affaires et que j'étais vraiment utile à votre maison, vous ne voulûtes pas me laisser simplement votre commis, et bientôt vous pensâtes n'être que juste en me faisant votre associé.

– À quoi bon rappeler encore ces circonstances, John Spatter? m'écriai-je. J'appréciais, j'apprécie toujours votre capacité, supérieure à la mienne.»

John, à ces mots, passa son bras sous le mien, comme il avait coutume de le faire à l'école, et, les yeux tournés vers le fleuve, nous pûmes, à travers les croisées de notre comptoir en forme de proue; remarquer deux navires qui voguaient de conserve avec la marée, à peu près comme nous

descendions nous-mêmes amicalement le fleuve de la vie. Nous fîmes mentalement, tous les deux, la même comparaison en souriant, et John ajouta :

– Mon ami, nous avons commencé sous ces heureux auspices; qu'ils nous accompagnent pendant tout le reste: du voyage, jusqu'à, ce que le but commun soit atteint; marchons toujours d'accord, soyons toujours francs l'un pour l'autre, et que cette explication prévienne tout malentendu. Michel, vous êtes, trop facile. Vous, n'êtes l'ennemi de personne que de vous même. Si j'allais-vous faire cette réputation fâcheuse parmi ceux avec qui nous entretenons des relations d'affaires, en haussant les épaules, en hochant la tête avec un soupir, et si j'abusais de votre confiance avec moi...

– Mais vous n'en abuserez jamais, John jamais...

– Jamais, sans doute, Michel, mon ami; mais je fais une supposition... Si j'abusais de votre confiance en cachant ceci, en mettant cela au grand jour, et puis en plaçant ceci dans un jour douteux, je fortifierais ma position et j'affaiblirais la vôtre, jusqu'à ce qu'enfin je me trouverais seul lancé sur la voie de la fortune et vous laisserais perdu sur quelque rive déserte, loin, bien loin derrière moi.

– C'est ce qui arriverait, en effet, John!

– Afin de prévenir cela, Michel, dit John Spatter, pour rendre la chose à peu près impossible, il doit y avoir une entière franchise entre nous; nous ne devons rien nous dissimuler l'un à l'autre, nous ne devons avoir qu'un seul et même intérêt.

– Mon cher John Spatter, je vous assure que c'est là précisément comme je l'entends.

– Et quand vous serez trop facile, poursuivit John, dont les yeux s'animèrent de la divine flamme de l'amitié, il faut que vous m'autorisiez à faire en sorte que personne ne prenne avantage de ce défaut de votre caractère; vous ne devez pas exiger que je le flatte et le favorise, n'est-ce pas?..

– Mon cher John Spatter, interrompis-je, je suis loin d'exiger cela. Je veux, au contraire, que vous m'aidiez à le corriger.

– C'est bien là mon intention.

– Nous sommes d'accord, m'écriai-je, nous avons tous les deux le même but devant nous, nous y marchons ensemble, nous cherchons à l'atteindre honorablement; mêmes vues, un seul et même intérêt; nous sommes deux amis confiants l'un dans l'autre, notre association ne peut donc qu'être heureuse.

– J'en suis assuré, reprit John Spatter, et nous nous secouâmes la main très affectueusement.»

J'emmenai John à mon château, et nous y passâmes une journée de bonheur. Notre association prospéra. Mon ami suppléa à tout ce qui me manquait, comme je l'avais bien prévu; il m'aida à me corriger en m'aidant à faire fortune, et montra ainsi largement sa reconnaissance de ce que j'avais moi-même fait pour lui en l'associant à moi au lieu de le laisser mon commis.

Je ne suis pas cependant très riche, car je n'ai jamais eu l'ambition de le devenir, dit le parent pauvre en jetant un coup d'oeil sur le feu et se frottant les mains; mais j'en ai assez. Je suis au-dessus de tous les besoins et de tous les soucis, grâce à ma modération. Mon château n'est pas un magnifique château; mais il est très confortable: l'air y est doux, on y goûte tous les charmes du bien-être domestique.

Notre fille aînée, qui ressemble beaucoup à sa mère, a épousé le fils aîné de John Spatter. Nos deux familles sont doublement unies par les liens de l'amitié et de la parenté. Quelles soirées agréables que celles où, étant rassemblés devant le même feu, comme cela nous arrive souvent, nous nous entretenons, John et moi, de notre jeunesse et du même intérêt qui nous a toujours attachés l'un à l'autre!

Je ne sais pas réellement, dans mon château, ce que c'est que la solitude. J'y vois toujours arriver quelques-uns de nos enfants et de nos petits-enfants. Délicieuses sont ces voix enfantines, et elles réveillent un délicieux écho dans mon coeur. Ma très chère femme, toujours dévouée, toujours fidèle, toujours tendre, toujours attentive et empressée, est la principale bénédiction de ma maison, celle à qui je dois la source de toutes les autres. Nous sommes une famille musicienne, et lorsque Christiana me voit parfois un peu fatigué ou prêt à devenir triste, elle se glisse au piano et me chante un air qui

me charmait jadis, à l'époque de nos fiançailles. J'ai la faiblesse de ne pouvoir entendre chanter cet air par tout autre qu'elle. On le joua un soir au théâtre où j'avais conduit le petit Franck, et l'enfant me dit, tout surpris: «Cousin Michel, de quels yeux ces larmes brûlantes sont elles tombées sur ma main?»

Tel est mon château et telles sont les particularités réelles de ma vie. J'y amène quelquefois le petit Franck. Il est le bienvenu de mes petits-enfants et ils jouent ensemble. À cette époque de l'année, – à Noël et au jour de l'An, – je suis rarement hors de mon château. Car les coutumes et les souvenirs de cette saison semblent m'y retenir; les préceptes de ces fêtes chrétiennes semblent me rappeler qu'il est bon d'être dans mon château.

Et ce, château est? – observa une grande et bienveillante voix de la famille. – Oui, je vais vous le dire, répondit le parent pauvre secouant la tête et regardant le feu, – mon Château est un château en l'air*. John, notre estimable hôte, l'a deviné. Mon château est dans l'air. J'ai fini, soyez indulgents pour mon histoire.

* L'équivalent français du «Château en l'air, a Castle in the air», est le «Château en Espagne»; mais le traducteur a cru devoir conserver le sens littéral de l'expression anglaise.

II – L'HISTOIRE DE L'ENFANT

Il y avait une fois un voyageur, il y a de cela bien des années, et le voyageur partit pour un voyage. C'était un voyage magique, qui devait sembler très long lorsqu'il le commença et très court lorsqu'il eut fait la moitié du chemin.

Pendant quelque temps il voyagea le long d'un sentier assez sombre, sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin il aperçût un joli petit enfant; le voyageur demanda à l'enfant: «Que fais-tu ici?» Et l'enfant répondit: «Je suis toujours à jouer, viens jouer avec moi.»

Le voyageur joua avec cet enfant toute la journée, et ils menèrent joyeuse vie tous les deux. Le ciel était si bleu, le soleil était si brillant, l'eau était si étincelante, les feuilles étaient si vertes, les fleurs étaient si fraîches, ils entendirent chanter tant d'oiseaux et virent tant de papillons, que tout leur paraissait superbe. C'était la saison du printemps. Quand il pleuvait, ils aimaient à regarder tomber les gouttes de la pluie et à respirer les odeurs des plantes. Quand il ventait, c'était charmant d'écouter le vent et d'imaginer qu'il se parlait à lui-même ou à ceux qui pouvaient le comprendre. D'où vient-il ainsi? se demandaient le voyageur et l'enfant, tandis qu'il sifflait, hurlait, poussait les nuages devant lui, courbait les arbres, tourbillonnait dans les cheminées, ébranlait la maison et soulevait les vagues d'une mer furieuse. Mais neigeait-il? encore mieux, car ils n'aimaient rien tant que de regarder descendre les flocons de neige semblables au duvet qui se détacherait de la poitrine d'une myriade d'oiseaux blancs, et quel plaisir de voir cette belle neige s'épaissir sur la terre, puis d'écouter le silence sur les routes et les sentiers de la campagne!

Ils avaient en abondance les plus beaux joujoux du monde et les plus admirables livres d'images, des livres qui étaient remplis de cimenterres, de babouches et de turbans, de nains, de génies et de fées, de Barbes-Bleues, de fèves merveilleuses, de trésors, de cavernes et de forêts, de Valentins et d'Orsons... toutes choses nouvelles et bien vraies!

Mais un jour, tout-à-coup, le voyageur perdit l'enfant. Il l'appela, l'appela encore, et il n'obtint aucune réponse. Alors il reprit sa route et chemina quelque temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin il aperçût un beau jeune garçon; à ce jeune garçon le voyageur demanda: «Que fais-tu là?» Et le jeune garçon lui répondit: «Je suis toujours à apprendre. Viens apprendre avec moi.»

Le voyageur apprit, avec ce jeune garçon, ce qu'étaient Jupiter et Junon, les Grecs et les Romains, d'autres choses encore et plus que je n'en pourrais dire, ni lui non plus, car il en eut bientôt oublié beaucoup. Mais ils n'apprenaient pas toujours, ils avaient les jeux les plus amusants qu'on ait jamais joués, ils ramaient sur la rivière en été, ils patinaient sur la glace en hiver. Ils se promenaient à pied et ils se promenaient à cheval; ils jouaient à la paume et à tous les jeux de balle, aux barres, au cheval fondu, à saute-mouton, à plus de jeux que je n'en puis dire, et personne n'était plus fort qu'eux à ces jeux-là; ils avaient aussi des congés et des vacances, des gâteaux du jour des Rois, des bals où ils dansaient jusqu'à minuit, et de vrais théâtres où ils voyaient de vrais palais en vrai or et en vrai argent sortir de la terre; bref ils y voyaient tous les prodiges du monde en quelques heures. Quant à des amis, ils avaient de si tendres amis et un si grand nombre de ces amis que le temps me manque pour les compter. Ils étaient tous jeunes comme le jeune garçon et se promettaient de ne jamais rester étrangers l'un à l'autre pendant tout le reste de la vie.

Cependant, un jour, au milieu de tous ces plaisirs, le voyageur perdit le jeune garçon, comme il avait perdu l'enfant, et après l'avoir appelé en vain, il poursuivit son voyage. Il chemina pendant un peu de temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'enfin il vît un jeune homme. Il demanda donc au jeune homme: «Que faites-vous ici?» Et le jeune homme répondit: «Je suis toujours à faire l'amour. Viens faire l'amour avec moi.»

Le voyageur alla avec ce jeune homme, et ils s'en furent auprès d'une des plus jolies filles qu'on ait jamais vues, juste comme Fanny, là dans le coin, – elle avait les yeux comme Fanny, des cheveux comme Fanny, des fossettes aux joues comme Fanny, et elle riait et rougissait juste comme Fanny

pendant que je parle d'elle. Alors le jeune homme devint tout de suite amoureux, – juste comme quelqu'un que je ne veux pas nommer, la première fois qu'il vint ici, devint amoureux de Fanny. Eh bien! il était taquiné quelquefois, juste comme quelqu'un était taquiné par Fanny; ils se querellaient quelquefois, juste comme quelqu'un et Fanny; puis ils se raccommodaient, allaient chuchoter dans les coins, s'écrivaient des lettres toute la journée, se disaient malheureux quand ils étaient loin l'un de l'autre, se cherchaient sans cesse en prétendant ne pas se chercher. Noël vint, ils furent fiancés, s'assirent l'un à côté de l'autre auprès du feu, et ils devaient bientôt se marier... exactement comme quelqu'un que je ne veux pas nommer et Fanny.

Mais le voyageur les perdit de vue un jour, comme il avait perdu l'enfant et le jeune garçon: il les appela, ils ne revinrent ni ne répondirent, et il reprit son chemin. Il voyagea donc pendant un peu de temps sans rien rencontrer, jusqu'à ce qu'il aperçût un homme d'un âge mûr, et il demanda à cet homme: «Que faites-vous ici!» Et la réponse fut: «Je suis toujours occupé, venez vous occuper avec moi.»

Il alla donc travailler avec cet homme, et, pour cela, ils se rendirent à la forêt. La forêt qu'ils parcoururent était longue; au commencement, les arbres étaient verts comme ceux d'un bois printanier; puis le feuillage s'épaissit comme un bois d'été; quelques-uns des petits arbres les plus pressés de verdir brunissaient aussi les premiers. L'homme n'était pas seul; il avait une femme du même âge que lui, qui était sa femme, et ils avaient des enfants qui étaient aussi avec eux. C'est ainsi qu'ils s'en allèrent tous ensemble à travers le bois, abattant les arbres, se frayant des sentiers entre les branches et les feuilles abattues, portant des fagots et travaillant sans cesse.

Quelquefois ils arrivaient à une longue avenue qui aboutissait à des taillis plus sombres, et alors ils entendaient une petite voix qui leur criait de loin: «Père, père, je suis un autre enfant, attendez-moi.» Et, au même instant, ils apercevaient une petite créature qui grandissait à mesure qu'ils avançaient et qui courait pour les rejoindre. Quand le nouveau-venu était auprès d'eux, ils s'empresaient tous autour de lui, le baisaient, le caressaient, et tous se remettaient en marche.

Quelquefois ils s'arrêtaient à quelque carrefour de la forêt d'où partaient différentes avenues, et l'un des enfants disait: «Père, je vais à la mer;» un autre: «Père, je vais aux Indes;» un autre: «Père, je vais aller chercher fortune où je pourrai;» un autre enfin: «Père, je vais au ciel.» C'est ainsi qu'après bien des larmes au moment de la séparation, chacun des ces enfants prenait une des avenues et il s'éloignait solitaire; mais l'enfant qui avait dit: «Je vais au ciel,» s'élevait dans l'air et y disparaissait.

Chaque fois qu'avait lieu une de ces séparations, le voyageur regardait le père qui levait les yeux au-dessus des arbres où le jour commençait à décliner et le soleil à descendre sur l'horizon. Il remarquait aussi que ses cheveux grisonnaient; mais ils ne pouvaient s'arrêter longtemps, car ils avaient un long voyage devant eux, et il leur fallait travailler sans cesse.

À la fin, il y avait eu tant de séparations qu'il ne restait plus un seul des enfants. Le père, la mère et le voyageur se trouvèrent seuls à continuer leur route. Le bois était devenu jaune, puis il avait bruni et déjà les feuilles tombaient d'elles-mêmes.

Ils arrivaient à une avenue plus sombre que les autres, et ils pressaient le pas sans y jeter un regard, quand la femme s'arrêta.

– Mon mari, dit-elle, on m'appelle.

Ils écoutèrent, et entendirent dans la sombre avenue une voix qui criait de loin: «Mère, mère!»

C'était la voix du premier enfant qui avait dit: «Je vais au ciel.» Et le père lui répondit: «Pas encore, je vous prie, pas encore; le soleil va se coucher, pas encore.»

Mais la voix répétait: «Mère, mère!» sans faire attention à ce qu'avait dit le père, quoique ses cheveux fussent alors tout à fait blancs, et quoiqu'il versât des larmes.

Alors la mère qui, déjà enveloppée à moitié des ombres de l'avenue, tenait encore son mari embrassé, lui dit: «Mon ami, il faut que je parte, je suis appelée.» Et elle partit, et le voyageur resta seul avec le père.

Ils reprirent leur chemin ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés presque à la limite de la forêt, de manière à apercevoir, au-delà, le soleil qui colorait l'horizon de sa flamme mourante.

Là encore, cependant, tandis qu'il s'ouvrait une voie à travers les branches, le voyageur perdit son compagnon. Il appela, il appela... point de réponse, et lorsqu'il eut franchi l'extrême lisière du bois, au moment où du soleil couchant il ne restait plus que la trace brillante dans un ciel de pourpre, il rencontra un vieillard assis sur un arbre abattu.» Que faites-vous ici?» demanda-t-il à ce vieillard; et le vieillard lui répondit avec un sourire paisible: «Je suis toujours à me souvenir. Venez-vous souvenir avec moi.»

Le voyageur alors s'assit auprès du vieillard, à la lueur d'un beau soleil couchant, et tous ses précédents compagnons de route vinrent doucement se placer debout devant lui: le joli enfant, le beau jeune garçon, le jeune amoureux, le père, la mère et tous leurs enfants; tous étaient là et il n'en avait perdu aucun. Donc il les aima tous, bon et indulgent pour tous, toujours charmé de les revoir, et eux ils l'honoraient et l'aimaient tous. Je crois que vous devez être ce voyageur, grand-papa; car c'est ce que vous faites pour nous, et c'est ce que nous faisons pour vous.

III – L'HISTOIRE DE QUELQU'UN ou LA LÉGENDE DES DEUX RIVIÈRES

On ferait une année entière des jours de Noël qui se sont succédé depuis qu'un riche tonnelier, nommé Jacob Elsen, fut élu syndic de la corporation des tonneliers de Stromthal, ville de l'Allemagne méridionale. Le nom de sa famille ne se retrouve peut-être nulle part aujourd'hui; la ville elle-même n'existe plus. À une époque postérieure, les habitants accusèrent injustement les Juifs d'avoir égorgé de petits enfants chrétiens. Ils les expulsèrent de la ville, et leur firent défense d'en franchir les portes; mais les Juifs prirent tranquillement leur revanche, car ils bâtirent une seconde ville à une certaine distance de la première, et ils y attirèrent tout le commerce, en sorte que la ville nouvelle vit graduellement croître ses richesses, tandis que l'ancienne se vit peu à peu réduite à rien.

Toutefois Jacob Elsen ne connut pas cette persécution. De son temps, les Juifs circulaient dans les rues sombres et tortueuses, trafiquaient sur la place du marché, tenaient des boutiques et jouissaient, comme tous les autres habitants, des privilèges de la bourgeoisie.

Une rivière coulait à travers la ville de Stromthal, rivière étroite, sinueuse, mais navigable pour les petits bateaux. On l'appelle encore la «Klar». Comme l'eau de la «Klar» est très pure, très agréable à boire, et que la rivière est fort utile au commerce, les habitants du pays l'avaient surnommée la «grande amie» de Stromthal. Ils lui attribuaient la propriété de guérir les maux de l'esprit aussi bien que ceux du corps, et de nos jours encore, bien que beaucoup de personnes, affligées des uns ou des autres, s'y soient plongées ou aient bu de son onde sans s'en trouver beaucoup mieux, leur foi reste la même. Ils lui donnent aussi des noms féminins, comme si c'était une femme, une déesse. La «Klar» est le sujet d'innombrables ballades et histoires qu'ils savent par coeur, ou plutôt qu'ils savaient du temps de Jacob Elsen, car il y avait alors très peu de livres et encore moins de lecteurs à Stromthal. On célébrait aussi une fête annuelle, nommée «la fête de la Klar,» pendant laquelle on jetait dans le courant des fleurs et des rubans qui flottaient à travers les prairies jusqu'à la grande rivière où la «Klar» se jette.

– La Klar, disait une de ces ballades populaires, n'est-elle pas une merveille entre les rivières? Les autres courants sont alimentés, goutte à goutte, par les rosées et les pluies; mais la «Klar» descend toute grande des montagnes.» Et ce n'était pas une invention des poètes, car personne ne connaissait la source de cette rivière. En vain le conseil municipal avait offert une récompense de cinq cents brins d'or à celui qui la découvrirait; tous ceux qui avaient essayé de remonter la «Klar» étaient arrivés à un certain endroit situé à un grand nombre de lieues au-dessus de Stromthal, où son onde s'échappait entre des rochers escarpés, et où son courant était si rapide, que ni voiles ni rames ne pouvaient lutter contre lui. Au-delà de ces rochers se trouvaient les montagnes nommées «Himmel-gebirge», et l'on supposait que la «Klar»prenait naissance dans ces régions inaccessibles.

Si les gens de Stromthal honoraient leur rivière, ils aimaient encore plus leur commerce. Au lieu de planter des promenades publiques sur les rives, ils avaient bâti la plupart de leurs maisons tout au bord de l'eau. Quelques habitations dans les faubourgs avaient bien des jardins, mais, au centre de la ville, le courant ne reflétait d'autres ombres que celles des magasins et des façades en surplomb des vieilles maisons de bois. La demeure de Jacob Elsen était de ce nombre. Elle s'ouvrait sur un petit embarcadère garni de pieux de bouleau, et ses fondements étaient creusés si près de l'eau, qu'en ouvrant la porte de l'atelier, on pouvait remplir une cruche à la rivière.

L'intérieur de Jacob Elsen se composait de trois personnes sans le compter; à savoir, sa fille Marguerite, son apprenti Carl et une vieille servante. Il avait des ouvriers, mais qui ne couchaient pas chez lui. Carl était un jeune homme de dix-huit ans, et la fille de son maître étant un peu plus jeune, il s'éprit d'elle comme tous les apprentis dans ce temps-là. L'amour de Carl pour Marguerite était pur et profond. Jacob la connaissait, mais il ne disait rien; il avait foi dans la prudence de sa fille.

Marguerite aimait-elle alors Carl? Elle seule le savait. Tous les dimanches, il allait avec elle à l'église; et là, tandis que ses prières devenaient quelquefois des sons insignifiants pour lui, parce qu'il pensait à elle et épiait tous ses mouvements, il l'entendait murmurer dévotement les siennes; ou, lorsque le prédicateur parlait et que la figure de Marguerite restait fixée sur la chaire, il était presque jaloux de voir qu'elle écoutait si bien. Assise à table avec lui, jamais elle ne perdait son calme, tandis qu'il se sentait toujours troublé et maladroit. Souvent elle semblait trop occupée pour penser à l'apprenti. À la fin, son apprentissage étant achevé, le temps vint pour Carl de quitter la maison d'Elsen pour voyager, comme tous les ouvriers allemands sont tenus de le faire par les lois de leur compagnonnage. Il résolut de parler de son amour à Marguerite avant de partir. Pouvait-il, pour cela, choisir un meilleur temps qu'une soirée d'été où Marguerite était venue par hasard dans l'atelier, après la sortie des compagnons? Il appela la jeune fille près de la porte qui donnait sur la rivière, pour regarder le coucher du soleil, et il lui parla longtemps de la «Klar» et de sa source mystérieuse. Lorsqu'il commença à faire noir et qu'il n'y eut plus moyen de tarder davantage, son secret lui échappa, et Marguerite lui révéla à son tour le sien, qui était qu'elle l'aimait aussi: Mais, ajouta-t-elle, je dois le dire à mon père.

Ce soir-là même, après le souper, les deux jeunes gens racontèrent à Jacob Elsen ce qui s'était passé entre eux. Jacob était un homme dans toute la fleur de l'âge; il n'était pas avare, mais prudent en toutes choses. «Que Carl, dit-il, revienne après son temps de voyage avec cinquante florins d'or, et alors, ma fille, si vous voulez vous marier avec lui, je le ferai recevoir maître tonnelier.» Carl n'en demandait pas davantage. Il ne doutait pas de pouvoir rapporter cette somme, et il savait que la loi ne lui permettait pas de se marier avant son voyage pour se perfectionner dans son métier; il lui tardait donc de partir pour revenir bientôt, et le lendemain, de grand matin, il prit congé de Marguerite avant qu'il y eût encore aucun mouvement dans les rues.

Carl était plein d'espérance, mais Marguerite pleurait tandis qu'il se tenait sur le seuil. «Trois années, dit-elle, opèrent quelquefois de si grands changements en nous, que nous ne sommes plus les mêmes!

– Elles me feront vous aimer davantage, répondit Carl.

– Vous en rencontrerez de plus belles que moi dans les pays où vous irez; et je penserai encore à vous dans cette maison, longtemps après que vous l'aurez oubliée.

– Maintenant, je suis certain de votre affection, Marguerite, dit Carl avec joie, mais il ne faut pas douter de moi pendant mon absence; aussi certainement que je vous aime, je reviendrai, avec les cinquante florins d'or, réclamer de votre père l'accomplissement de sa promesse.»

Marguerite resta longtemps sur le seuil, et Carl regarda bien des fois en arrière avant de tourner l'angle de la rue. Malgré cette séparation, il se sentait le cœur assez léger, car il avait toujours envisagé ce voyage comme le moyen d'obtenir la main de la fille de son patron. «Il ne faut pas perdre de temps, pensait-il, et pourtant ce serait une grande chose, si je découvrais la source de notre rivière. Je fais justement route vers le Sud, j'essaierai!»

Le troisième jour, il prit un bateau dans un petit village et remonta le courant; mais, dans l'après-midi, il arriva près des rochers, et ce courant devint plus fort. Il continuait pourtant de ramer. Le double mur de roche grisâtre grandissait toujours sur l'une et l'autre rive, et lorsqu'il regardait en l'air, il ne voyait plus qu'une étroite bande du ciel. À la fin, toute la vigueur de ses bras suffisait à peine pour maintenir le bateau en place. De temps en temps, et par un effort soudain, il avançait bien de quelques brasses, mais il ne pouvait conserver l'espace qu'il avait gagné, et cédant à la lassitude, il fut obligé de se laisser aller à la dérive. Ainsi donc, pensa-t-il, ce qu'on disait des rochers et de l'impétuosité du courant est vrai, je puis au moins l'attester.»

Carl erra bien des jours avant de trouver de l'ouvrage, et quand il en trouva, cet ouvrage était mal payé et suffisait à peine à le faire vivre; il fut donc obligé de se remettre en route. Déjà la moitié du terme prescrit s'était écoulé, et quoiqu'il eût fait bien des centaines de lieues et travaillé dans bien des villes, il avait à peine épargné dix florins d'or. Force lui fut de chercher encore fortune ailleurs.

Après plusieurs journées de marche, il arriva dans une petite ville située sur le bord d'une rivière, dont les eaux étaient si transparentes qu'elles le firent penser à celles de la «Klar.» La ville elle-même ressemblait tellement à Stromthal, qu'il pouvait presque s'imaginer être revenu à son point de départ, après un long circuit; mais il ne pouvait être encore question pour Carl de rentrer dans sa ville natale. Le terme n'était qu'à moitié expiré, et ses dix florins d'or, dont l'un venait de s'entamer en voyage, feraient, pensait-il, pauvre figure après qu'il s'était vanté d'en rapporter cinquante. Il ne se sentait plus le coeur aussi léger que le jour où il avait quitté Marguerite sur le seuil de la maison de son père. Combien le monde était différent de son attente! La dureté des étrangers avait aigri son coeur, et il éprouvait plutôt de la peine que du plaisir à se rappeler Stromthal ce jour-là. Sans la fatigue qui l'accablait, il aurait tourné le dos à la ville, et continué son chemin sans s'arrêter; mais le soir étant venu, il avait besoin de réparer ses forces. Il entra donc dans des rues tortueuses qui lui rappelaient de plus en plus Stromthal, et gagna la place du marché, au milieu de laquelle s'élevait une grande et blanche statue, représentant une fortune qui tenait une branche d'olivier à la main; sa tête, était nue: mais les plis d'une draperie l'enveloppaient de la ceinture aux pieds...

– Quelle est cette statue? demanda Carl à un passant.

Le passant répondit dans un dialecte étranger, qui fut pourtant compris de Carl:

– C'est la statue de notre rivière.

– Et comment nomme-t-on votre rivière?

– Le «Geber» (Le Bienfaiteur), parce qu'elle enrichit la ville et lui permet de trafiquer avec beaucoup de grandes cités.

– Et pourquoi cette statue a-t-elle la tête nue et les pieds cachés?

– Parce que nous savons où la rivière prend sa source; mais tout le monde ignore où elle aboutit.

– Ne peut-on savoir où aboutit le courant?

– C'est une entreprise dangereuse. Le courant devient très impétueux; resserré longtemps entre des rochers escarpés; il finit par se précipiter dans une profonde caverne où il se perd.

– C'est bien étrange, pensa Carl, que cette, ville ressemble sous tant de rapports à la mienne.»

Il n'était pas au bout de ses surprises.

Un peu plus loin, dans une rue étroite, il aperçut, une maison de bois avec un petit tonneau suspendu au-dessus de la porte en guise d'enseigne. Cette maison ressemblait tellement à celle de Jacob Elsen, que si les mots Peter Schonfuss, tonnelier du Duc, n'avaient pas été inscrits au-dessus de la porte, il aurait cru qu'il y avait de la magie.

Carl frappa, et une jeune femme vint ouvrir. Ici finissait la ressemblance, car il suffit d'un regard pour voir que Marguerite était cent fois plus belle.

– Je ne sais pas si mon père a besoin d'ouvriers, dit la jeune femme, mais si vous êtes un voyageur, vous pouvez vous reposer et vous rafraîchir en l'attendant.»

Carl la remercia et entra. La cuisine, au plafond très bas comme celle de Jacob Elsen, ne l'étonna point, car la plupart des maisons étaient ainsi bâties à cette époque. La fille du tonnelier mit une nappe blanche, lui donna de la viande et du pain, et lui apporta de l'eau pour se laver; mais tandis qu'il mangeait, elle lui fit beaucoup de questions sur le lieu d'où il venait et sur ceux qu'il avait déjà parcourus. Jamais elle n'avait entendu parler de Stromthal, et elle ne savait rien du pays situé au-delà du Himmelgebirge. Quand son père entra, Carl vit qu'il était beaucoup plus vieux que Jacob Elsen.

– Ainsi donc vous cherchez du travail? demanda le père.

Carl, qui se tenait debout le bonnet à la main, s'inclina.

En ce cas, suivez-moi. Le vieillard marcha devant lui et le fit entrer dans un atelier au fond duquel une, porte entr'ouverte laissait voir la rivière. Il mit les outils dans les mains de Carl, et lui dit de continuer une tonne à moitié faite. Carl maniait si habilement ces outils, que Peter Schonfuss le reconnut tout de suite pour un bon ouvrier, et lui offrit de meilleurs gages qu'il n'en avait eu jusqu'alors.

Carl resta chez son nouveau maître jusqu'à l'expiration des trois années; mais un jour il dit à Bertha Schonfuss:

– Mon temps est fini, Berthe; demain je retournerai dans mon pays.
– Je prierai Dieu de vous accorder un bon voyage, répondit Bertha, et de vous faire trouver la joie au logis.

– Voyez-vous, Bertha, dit Carl, j'ai épargné soixante-dix florins d'or; sans cette somme, je n'aurais jamais pu retourner au pays et épouser Marguerite, dont je vous ai tant parlé. Sans vous, je n'aurais pas gagné cela. Ne dois-je pas en être reconnaissant toute ma vie?

– Et revenir nous voir un jour, reprit Bertha; cela va sans dire.

– Sûrement, dit Carl, en nouant son argent dans le coin de son mouchoir.

– Attendez! S'écria Bertha. Il y a du danger à porter beaucoup d'argent sur soi dans cette partie du pays; les routes sont infestées de voleurs.

– Je fabriquerai une boîte pour mettre l'argent, dit Carl.

– Non, mettez-le plutôt dans le manche creux d'un de vos outils. Il est tout naturel, pour un ouvrier, de porter des outils; personne ne songera à y regarder.

– Aucun manche ne serait assez grand pour les contenir, répliqua Carl, Je vais fabriquer un maillet creux, et je les mettrai dans le corps du maillet.

– C'est une bonne idée, s'écria Bertha.

Carl se mit à l'oeuvre le lendemain et fit un large maillet, dans lequel il pratiqua un trou, bouché par une cheville, où il enferma cinquante pièces d'or. Le reste de son trésor lui sembla bon à garder pour les dépenses du voyage et l'achat d'habits et d'autres objets; car il pouvait maintenant se permettre quelques prodigalités. Quand tout fut prêt, il loua un bateau pour descendre la rivière et faire ainsi une partie de son voyage. Le vieillard lui dit adieu affectueusement sur le petit embarcadère de sa boutique; Carl embrassa Bertha, et Bertha lui recommanda d'avoir bien soin de son maillet.

Le batelier qui devait le conduire était bien le plus laid garçon qu'on puisse imaginer. Il avait les jambes très courtes et une très large carrure. On ne lui voyait guère de cou, mais ce cou portait une tête volumineuse, et sa grande figure ronde était percée de deux petits yeux étincelants. Ses cheveux étaient noirs et hérissés; ses bras très longs, comme ceux d'un singe. Carl n'aimait pas son air quand il avait fait marché avec lui, et il était sur le point d'en choisir un autre dans la foule des bateliers sur le port; mais, réfléchissant à l'injustice qu'il y aurait de refuser du travail au pauvre diable à cause de sa laideur, il retourna sur ses pas et loua son bateau.

Carl s'était assis près du gouvernail; le batelier se mit à ramer. Tour à tour il se penchait tellement en avant, que son visage touchait presque ses pieds; et il se rejetait presque à plat sur son dos, donnant de telles poussées aux rames avec ses longs bras, que le bateau volait comme un corbeau. Carl ne s'en plaignait pas, car il lui tardait d'arriver à Stromthal; mais la licence enhardissait l'étrange batelier: Tantôt il faisait de si horribles grimaces en passant près d'autres bateaux, que ses confrères lui jetaient toutes sortes de projectiles; tantôt il levait ses rames pour frapper un poisson jouant à la surface, et chaque fois Carl voyait monter sur l'eau le poisson mort et renversé sur le dos. En vain ordonnait-il au hideux garçon de ramer tranquillement, le drôle lui répliquait dans un langage bizarre, à peine compréhensible, et le moment d'après il recommençait ses tours. Une fois, Carl le vit, à son grand étonnement, s'élancer de sa place et courir le long de l'étroit rebord du bateau, comme s'il avait les pieds palmés.

– Continuez de ramer, vilain singe! s'écria Carl en lui donnant un léger coup.

L'étrange batelier s'assit d'un air sombre, se remit à ramer et ne fit plus de mauvais tours ce jour là. Carl chanta une des chansons inspirées par la «Klar,» pendant que le bateau poursuivait sa route à travers des prairies dont les rives étaient bordées de joncs, et souvent autour de petites îles, jusqu'à ce que la brume descendît du ciel. La surface de la rivière brillait d'une faible lueur blanchâtre; les arbres du bord devenaient de plus en plus sombres, et les étoiles se montraient à l'ouest. Carl regardait les poissons, qui faisaient des cercles dans le courant et, laissant pendre sa main au-dessus du bord, il sentait avec plaisir l'eau glisser rapidement entre ses doigts. La fatigue finit par le gagner; il s'enveloppa dans son manteau, plaça son maillet à côté de lui, s'étendit sur l'arrière du bateau et

s'endormit. La ville où ils devaient s'arrêter cette nuit-là était plus loin qu'ils ne l'avaient cru. Carl dormit longtemps et eut un rêve; dans son sommeil, il entendit un bruit tout près de sa tête, comme le bruit d'un corps qui fait rejaillir l'eau en tombant, et il s'éveilla. D'abord il crut que c'était le batelier qui venait de tomber à la rivière, mais il le vit debout au milieu du bateau.

– Qu'y a-t-il donc? demanda Carl.

– J'ai laissé tomber votre maillet dans le courant, répondit le batelier.

– Misérable! s'écria Carl en s'élançant sur lui, qu'as-tu fait là?

– Épargnez-moi, maître, répondit le batelier avec une affreuse grimace; votre maillet s'est échappé de ma main au moment où je voulais frapper une chauve-souris qui volait autour de ma tête» Carl, furieux, porta plusieurs coups au batelier; mais celui-ci les évita, et, glissant sous son bras, il se mit de nouveau à courir sur le rebord du bateau. De plus en plus furieux, Carl finit par l'atteindre et par se jeter sur lui si violemment, que le bateau chavira et qu'ils tombèrent tous deux dans la rivière. S'apercevant alors que le batelier ne savait pas nager, Carl oublia son maillet pour saisir le pauvre diable et gagner la rive avec lui. Le courant était si fort, qu'il les entraîna bien plus loin; mais ils finirent par arriver à terre. On pouvait alors apercevoir les lumières de la ville, qui était proche. Carl se mit en marche, le coeur triste, après avoir ordonné au batelier de le suivre. Mais quand, arrivé près des portes, il se retourna, le batelier avait disparu. Il l'appela à haute voix et revint un peu sur ses pas pour l'appeler encore, sans recevoir aucune réponse. À la fin il se décida à gagner la ville, et il n'entendit plus jamais parler du batelier.

Comme on le pense bien, Carl ne ferma pas l'oeil cette nuit-là. Au point du jour, il offrit presque tout l'argent qui lui restait pour un bateau, et il descendit seul la rivière. Il pensait que son maillet avait pu flotter sur l'eau, malgré le poids des pièces d'or, et il espérait encore le rattraper. Mais il eut beau regarder de tous côtés et ramer tout le jour sans prendre de repos, il ne découvrit rien. Le Geber baignait maintenant des îles plus nombreuses. Ses deux rives prenaient un aspect tout-à-fait solitaire et désolé. Le vent tomba. L'eau devenait aussi noire que si le ciel était couvert d'une nuée orageuse, et la rivière courait toujours plus rapide, serpentant, comme la «Klar,» entre des rochers. Ces murailles grisâtres devenaient de plus en plus hautes, et le bateau allait de plus en plus vite, en sorte que Carl semblait descendre dans l'intérieur de la terre, quand il aperçut l'entrée de la caverne dont l'étranger lui avait parlé. Au même moment, il vit son maillet flottant à quelques brasses devant lui. Mais le bateau commençait à tourner dans un tourbillon. Carl sentait sa tête et son coeur tourner aussi. Cependant le maillet entra dans la caverne et le bateau approchait de son embouchure. Alors, l'instinct de sa propre conservation l'emportant, Carl s'accrocha aux anfractuosités des rochers et s'arrêta. Plongeant les yeux dans les ténèbres, il vit plusieurs petites flammes flotter et reluire dans l'obscurité, mais il ne voyait rien de plus, et il entendait les eaux se précipiter, comme une cascade, avec de grands mugissements. Ce n'était pas tout de renoncer à la poursuite de son maillet, il fallait remonter le courant, et la tâche était difficile, les rames ne pouvant plus lui être d'aucun secours pour cela. Il serra cependant la rive où le courant était le plus faible, et, se cramponnant aux saillies des rochers, il parvint à rebrousser chemin. Durant toute la nuit il avança ainsi lentement, et un peu avant l'aube du jour il se trouva hors des murailles de pierre. Harassé de fatigue, il amarra son bateau, descendit sur la rive, se coucha sur la terre nue et s'endormit. À son réveil, il mangea un petit pain dont il s'était muni, et il poursuivit son voyage.

Durant bien des jours, Carl erra dans des régions désolées; il parcourut bien des forêts, traversa bien des rivières, et ses souliers étaient usés avant qu'il eût retrouvé le bon chemin de Stromthal. Un moment il fut tenté de retourner travailler huit ans chez Peter Schonfuss, mais il ne put se décider à rebrousser chemin sans avoir vu Marguerite. D'ailleurs; pensait-il, Jacob Elsen est un brave homme; quand il saura que j'ai travaillé et gagné les cinquante florins d'or, quoique je ne les aie plus, il me donnera sa fille.

Il rôda longtemps dans les rues et rencontra beaucoup de ses anciennes connaissances, qui l'avaient oublié. À la fin, il entra hardiment dans la rue où habitait Jacob et frappa à la vieille maison. Jacob vint lui-même ouvrir la porte.

– Le Wanderbusche est revenu! s'écria Jacob en l'embrassant; le coeur de Marguerite sera joyeux.»

Carl suivait le tonnelier en silence et la tête basse, comme s'il eût été coupable d'une mauvaise action. À peine osait-il commencer l'histoire de son maillet perdu.

– Comme vous êtes pâle, et comme vous avez maigri, dit Jacob. J'espère pourtant que vous avez mené une vie honnête? Les beaux habits! mais ils ne conviennent guère à un jeune ouvrier. Sûrement vous avez trouvé un trésor?

– Non, répondit Carl, j'ai tout perdu, même les cinquante florins d'or que j'avais gagnés par le travail de mes mains.»

Le front du vieillard s'obscurcit. Le regard inquiet et égaré de Carl, ses habits élégants souillés par le voyage, sa confusion et son silence, éveillaient les soupçons du prudent Jacob Elsen, et quand le jeune homme raconta son histoire, elle lui parut si étrange et si improbable qu'il hocha la tête.

– Carl, dit-il, vous avez habité de mauvaises villes. Mieux vaudrait être mort lorsque vous appreniez à raboter une douve, que de vivre pour devenir menteur!»

Carl ne répondit rien; mais il regagna la rue. Sur le seuil, il trouva Marguerite et, au grand étonnement de la jeune fille, il passa près d'elle sans lui parler. Durant toute la nuit, il rôda dans les rues de la ville. L'envie ne lui manquait pas de retourner dans la maison du vieux Peter Schonfuss et de sa fille Bertha; mais l'orgueil l'en empêchait; Il résolut donc de partir et d'aller chercher du travail ailleurs. Cependant, la froideur de sa conduite avec Marguerite pesait sur sa conscience. Il voulait la revoir avant de s'éloigner. Dans ce dessein, il se tint dans la rue, après le lever du soleil, jusqu'à ce qu'elle ouvrît la porte. Alors il s'avança vers elle.

– Ô Carl! lui dit Marguerite, est-ce là ce qui m'était réservé après trois années d'attente?

– Écoutez-moi, chère Marguerite! répliqua Carl.

– Je n'ose, dit Marguerite, mon père me l'a défendu. Je ne puis que vous dire adieu et prier le ciel pour que mon père reconnaisse un jour qu'il a tort.

– Je lui ai dit l'exacte vérité, s'écria Carl; mais Marguerite rentra et le laissa sur le seuil. Carl attendit un moment, et résolut de la suivre pour la convaincre au moins de son innocence avant son départ. Il leva donc le loquet, entra dans la maison et passa dans la cour en traversant la cuisine. Marguerite n'y était pas. Il entra alors dans l'atelier où il se trouva également seul, les compagnons n'étant pas encore venus; Marguerite était toujours la première personne levée dans la maison. Les malheurs de Carl et l'injustice qu'il avait éprouvée, lui venaient à l'esprit, et il lui semblait qu'une voix murmurait à son oreille:» Le monde entier est contre toi. C'est plus que je n'en puis supporter, dit-il, mieux vaut mourir!»

Il leva le loquet de la porte de bois qui donnait sur la rivière, et ouvrit cette porte toute grande à la clarté du jour qui se répandit dans l'atelier. C'était une belle et fraîche matinée; la Klar, grossie par les pluies de la veille, coulait à pleins bords. «De toutes mes espérances, de ma longue patience, de mon industrie, de mon ardeur au travail, de tout ce que j'ai souffert et de mon profond amour pour Marguerite, voilà donc la misérable fin! s'écria Carl en s'avançant vers la rivière.

Mais il s'arrêta soudain, son regard venait de saisir un objet arrêté entre les pieux de bouleaux et la rive. «Chose étrange, dit-il, c'est un maillet et il ressemble beaucoup à celui que j'ai perdu! Sûrement, l'un ou l'autre des compagnons de Jacob Elsen l'aura laissé tomber là.»

Ce maillet était plus grand qu'un maillet ordinaire, et, bien que ce fût une folle imagination, il pensa tout-à-coup qu'une puissance surnaturelle avait apporté là son maillet à temps pour le détourner de son fatal dessein. «Oui, c'est mon maillet!» s'écria-t-il; car, en se penchant, il venait de voir la marque du trou qu'il avait foré. Sans prendre le temps de le ramasser, en le voyant solidement arrêté là, il courut dans la maison et rencontra Jacob Elsen qui descendait l'escalier.

– J'ai retrouvé mon maillet! s'écria Carl. Où est Marguerite?» Le tonnelier parut d'abord incrédule. Marguerite entendit la voix de son fiancé, et descendit en toute hâte les escaliers.

– Par ici, dit Carl en les conduisant tous les deux à travers la boutique. – Par ici! Regardez!»

Alors Marguerite et son père aperçurent le maillet Carl se baissa pour le ramasser, et, ôtant la cheville il secoua toutes les pièces d'or sur le plancher. Jacob lui serra la main en le priant de lui pardonner ses injustes soupçons. Marguerite versa des larmes de joie.

– Il est arrivé à temps pour sauver ma vie, dit Carl. D'heureux jours reviendront avec lui!

– Mais comment ce maillet a-t-il pu arriver ici! demanda Jacob cherchant le mot de l'énigme.

– Je commence à le deviner, répondit Carl. J'ai découvert l'origine de la Klar, les deux rivières n'en font qu'une.»

Après avoir écrit l'histoire de ses aventures, Carl en fit présent au conseil municipal, qui chargea tous les savants de Stromthal de démontrer, par une série d'expériences, l'identité des deux rivières. Cela fait, il y eut de grandes réjouissances dans la ville. Le jour où Carl épousa Marguerite, il reçut la récompense promise de cinq cents florins d'or, et, depuis cette époque, le jour où il avait retrouvé son maillet fut célébré comme celui d'une fête par les habitants de toutes les villes situées sur le Geber et la Klar.

IV – L'HISTOIRE DE LA VIEILLE MARIE BONNE D'ENFANT

Vous savez, mes chers amis, que votre mère était orpheline et fille unique. Vous n'ignorez pas non plus, j'en suis bien sûre, que votre grand-père était ministre de l'Évangile dans le Westmoreland, d'où je viens moi-même. J'étais encore une petite fille à l'école du village, quand, un jour votre grand'mère entra pour demander à la maîtresse si elle pouvait lui recommander une de ses écolières pour bonne d'enfant. Je fus bien fière, je peux vous le dire, quand la maîtresse m'appela et parla de moi comme d'une honnête fille, habile aux travaux d'aiguille, d'un caractère posé, et dont les parents étaient respectables, quoique pauvres. Je pensai tout de suite que je ne pourrais jamais rien faire de mieux que de servir cette jeune et jolie dame. Elle rougissait autant que moi en parlant de l'enfant qui allait venir et dont je serais la bonne. Mais cette première partie de mon histoire, je le sais bien, vous intéresse beaucoup moins que celle que vous attendez. Je vous dirai donc tout de suite que je fus engagée et installée au presbytère avant la naissance de miss Rosemonde: c'était l'enfant attendu, et c'est aujourd'hui votre mère. J'avais, en vérité, bien peu de chose à faire avec elle, quand elle vint au monde; car elle ne sortait jamais des bras de sa mère, et dormait toute la nuit près d'elle. Aussi, étais-je toute fière quand ma maîtresse me la confiait quelquefois un moment. Jamais il n'y eut un pareil enfant, ni avant ce temps-là, ni depuis, ni quoique vous ayez tous été d'assez beaux poupons chacun à votre tour; mais pour les manières douces et engageantes, aucun de vous n'a jamais égalé votre mère. Elle tenait cela de sa mère à elle, qui était, par sa naissance, une grande dame, une miss Furnivall, petite-fille de lord Furnivall dans le Northumberland. Je crois qu'elle n'avait ni frère, ni soeur, et qu'elle avait été élevée dans la famille de milord, jusqu'à son mariage avec votre grand-père, qui venait d'obtenir une cure. C'était le fils d'un marchand de Carlisle, mais un homme savant et accompli, toujours à l'oeuvre dans sa paroisse très vaste et toute dispersée sur les *Fells*² du Westmoreland. Votre mère, la petite miss Rosemonde, avait environ quatre ou cinq ans, lorsque ses père et mère moururent dans la même quinzaine, l'un après l'autre. Ah! ce fut un triste temps. Ma jeune maîtresse et moi nous attendions un autre poupon, quand mon maître revint à la maison après une de ses longues courses à cheval. Trempé de pluie, harassé, il avait attrapé la fièvre dont il mourut. Votre mère, depuis lors, ne releva plus la tête; elle ne lui survécut que pour voir son second enfant, qui mourut peu d'instants après sa naissance, et qu'elle tint un instant sur son sein avant de rendre elle-même le dernier soupir. Ma maîtresse m'avait priée, sur son lit de mort, de ne jamais quitter Rosemonde; mais elle ne m'en aurait point dit un mot, que je n'en aurais pas moins suivi cette chère petite au bout du monde.

² Hauteurs déboisées couvertes de bruyères et servant généralement de pâturages.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.